

MAURICE PÉRISSET

**CORPS
INTERDITS**

ROMAN

ILLUSTRATIONS

De

JEAN BOULLET

LA SALAMANDRE

MAURICE PÉRISSET

**CORPS
INTERDITS**

ROMAN

ILLUSTRATIONS

DE

JEAN BOULLET

LA SALAMANDRE

PREMIERE PARTIE



I

LUNDI

Tout l'après-midi, à chaque arrêt du car, les cigales obstinées l'avaient agacé. Maintenant, le silence suivait le petit vent frais qui circulait quand la portière glissait, à chaque halte. Un petit vent qui, l'espace d'une seconde, rendait respirable l'air surchauffé.

François était assis à côté du chauffeur, dans cette sorte de petite loge aménagée dans certains cars au-dessus du moteur, si bien qu'il pouvait se croire seul, loin de tout regard. Il ne se retournait même pas quand, derrière lui, quelqu'un montait, ne souriait pas, ne se crispait pas quand lui parvenaient presque toujours les mêmes mots :

— Quelle chaleur là-dedans ! Vous ne baissez pas les vitres ?

Le chauffeur ne répondait pas et le contrôleur se penchait sur son carnet à souche. Le nouvel arrivant prenait place, s'éventait avec son mouchoir.

François ne savait plus depuis combien d'heures il était dans ce car. La route se déroulait sous lui, bordée de platanes fuyants. Parfois, il tombait dans une somnolence lucide

« Je sens que ma tête part en avant, que je vais bientôt heurter la vitre du front... Derrière moi, les gens doivent rire... »

Il rouvrait les yeux, jetait un regard torve sur le chauffeur qui demeurait presque immobile, comme une machine. Sans la blouse grise, il eut été beau, une de ces beautés animales et fortes qui l'avaient toujours troublé. Longuement, il regarda le visage large et rude, que la bouche épaisse adoucissait. La bouche. Un flot de sang animait son visage, cependant qu'il sentait battre ses tempes et la petite artère sous le cou.

« Qu'il me regarde, se disait-il, qu'il me regarde, qu'il me regarde... »

Souvent, il se plaisait à répéter sans arrêt les mêmes souhaits jusqu'à ce qu'ils se réalisent. Le chauffeur ne le regarda pas.

Bien qu'il n'eût pas mangé depuis des heures, François ne sentait pas la fatigue, n'avait pas faim. Une sorte de torpeur morne pesait sur ses paupières, coupait ses jambes qui paraissaient se dissoudre sous lui. C'était curieux cette impression de se tronçonner, de perdre ses membres un à un.

« Michel ! avait-il envie de hurler, Michel ! Michel ! »

Un sanglot muet le secouait. La colère, la haine — et cet amour décapité qui surnageait quand même, tenace, ce cœur qui se refusait à s'arrêter de battre — tout se heurtait en lui, sauf la peur qui lui demeurait étrangère. La peur ? Il était trop tard.

« Vous pouvez tous venir, vous m'entendez ? Je me fous de tout ! »

Le car jetait dans la nuit, comme deux grands bras de lumière, les feux de ses phares. François avait les yeux fixés sur le large trait de goudron qui le conduisait il ne savait où. Peu importait, pourvu que ce fût le plus loin possible.

C'est au moment où la lumière changeait, prenait une tonalité plus jaune, plus criarde, qu'il se rendit compte que le car traversait une ville. Sur un côté, les réverbères tendaient leur long cou au-dessus de la route. Un manège tournoyait dans un chatoiement d'or et de pourpre, mais François n'entendait aucune musique. Ce mouvement vertigineux dans le silence le gêna, comme s'il était devenu sourd.

Le car stoppa sur la place. François vit l'orchestre trois ou quatre musiciens sanglés dans des chemises de satin bleu à volants, les couples qui se déhanchaient autour de l'estrade. La portière ouverte, l'odeur des frites et des gaufres le frappa, portée

par le rythme essoufflé d'une samba. Un à un les voyageurs descendirent et c'est seulement quand il se vit seul sous l'œil un peu ironique du chauffeur qu'il réalisa qu'il était parvenu au bout de sa course. Les mains moites, il saisit le sac tyrolien où, dans sa hâte, il avait entassé quelques vêtements, son peigne, sa brosse à dents et des fruits. Sur la place, il n'osa avancer, redoutant il ne savait trop pourquoi que la musique ne rythmât sa marche.

— Pourriez-vous m'indiquer un hôtel ? demanda-t-il au chauffeur, je ne connais pas la ville et...

— Ce n'est pas ce qui manque...

— Je ne le veux pas trop cher.

« La belle bouche, pensait François, la belle bouche... »

— Il y a le « Commerce », dans la rue de la Poste, mais il est souvent plein, et à ces heures-ci... Si vous avez une minute, je pourrai vous en indiquer un... Il est un peu plus loin, pas cher. Comme il est sur ma route... Le temps de rentrer mon car au garage...

François ne pensait plus, oubliait tout. Il marchait maintenant à côté de cet homme, magnifique sans sa blouse. Tendue sur la poitrine, la chemisette à manches courtes mettait les muscles en évidence. Le chauffeur le dépassait de presque la tête et il se sentait en sécurité, comme si rien ne devait lui arriver tant qu'il serait près de lui.

— Vous n'aurez qu'à dire que vous venez de ma part. La patronne vous fera sûrement des prix...

Il dit cela sans rire, sans lui jeter de regard égrillard, et François lui en sut gré.

— Merci, répondit-il seulement, la gorge serrée.

Hors de la fête bruyante, des guirlandes de papier, de la musique, des odeurs de frites, la ville paraissait frappée, morte. La chaleur poissait et, de temps en temps, l'homme s'épongeait le front. Ses cheveux étaient bouclés, presque crépus sous la casquette.

— Pour une tiède, c'est une tiède, souffla-t-il. Et cette saloperie de pluie qui menace et qui ne tombe pas... On crève de chaud le jour, on crève de chaud la nuit... Vous permettez ?

L'homme s'approcha d'un arbre. Quand il se retourna, François avait malgré lui le regard rivé à sa main.

« Ça sera toujours comme ça, pensait-il, je n'aurai jamais le courage de dire les mots qu'il faut, de faire les gestes qu'il faut. »

Le chauffeur eut un rire qui ne se prolongea pas, parce que François restait le visage fermé, crispé. Une idée flotta dans sa tête et son regard, quelques secondes, devint pesant. L'adolescent eut envie de s'arrêter tellement la fatigue lui sciait les jambes.

« Si je parle, si je fais le moindre geste, cet homme va me casser la figure ! »

— La pension Verrier, c'est là-bas, vous voyez, l'enseigne au néon bleu...

— Je... Je vous offre quelque chose ?

C'est seulement après avoir prononcé cette phrase que François se rendit compte qu'elle lui avait moins coûté qu'il ne l'avait craint.

— Oui, dit l'homme, après une hésitation. Puis, comme il poussait la porte pour laisser entrer

François

— J'ai tout mon temps...

La salle de café était toute en longueur. Au fond, deux baby-foot ternis surmontaient une petite estrade. Le bar de bois verni était près de la porte. Des ronds de contreplaqué gardaient la frange de mousse de quatre verres de bière. Au mur était

accrochée une glace ornée de paysages peints. François loucha sur la pancarte de Coca-Cola, sanglante.

— Ah, c'est vous, M. Raymond...

François vit la grosse femme venir vers eux, la peau luisante et grasse, la robe imprimée ouverte sur une gorge lourde. Elle riait, découvrant une rangée de dents inégales et mal plantées, mais il y avait quelque chose de sympathique dans le visage, sur lequel le maquillage, épais, tournait.

— Qu'est-ce qu'on vous sert ?

François regarda Raymond :

— Un cinzano, dit celui-ci.

— Ce sera pareil pour moi.

— Quelle chaleur, hein ? souffla la femme. Vous avez dû vous faire rire dans votre car, aujourd'hui !

— C'est vrai, reprit François, vous avez un drôle de métier.

— Oh, vous savez, il en vaut un autre... Remettez-nous ça, reprit-il en désignant les verres d'un mouvement de menton.

Puis, au bout de quelques secondes

— Il vous reste bien encore une chambre, Madame Verrier ?

— Une chambre ? Pas une seule, mon pauvre Monsieur Raymond, pas une seule ! Avec ce défilé de gens en vacances, je n'en ai plus une de libre depuis la fin de l'après-midi. Il y a des gens qui n'ont pas trouvé de chambre à Orange et qui ont été obligés d'aller jusqu'à Avignon... Vous vous rendez compte ! C'était pour ce jeune homme, évidemment ?

— Oui, dit François. Mais vous n'avez absolument rien ? Un divan, je ne sais pas...

— Rien, mon pauvre monsieur, rien !

— Et vous pensez que dans la ville...

— Ce sont les hôtels du centre qui m'envoient du monde quand ils sont pleins. Alors...

— Qu'est-ce que je vais faire ?

Pour la première fois, Raymond le regarda.

« Un gamin », se dit-il. Mais un beau gars, ferme comme un fruit doré. Pas très grand mais bien musclé, avec les jambes nettes et fermes sous le short court de toile claire. Le visage étroit et mobile était animé par une sorte de crainte ; il se crispait vite et se détendait rarement dans un sourire. Courte blessure, les lèvres étroites se serraient. Seuls, les yeux s'animaient vraiment, pleins de flammes, chauds, extrêmement mobiles. Les mains étaient longues, un peu étroites.

François reposa son verre. Le bruit léger le ramena inexplicablement à ses craintes.

— Qu'est-ce que je vais pouvoir faire ? répéta-t-il en tirant son portefeuille de sa poche. Il doit bien y avoir des bancs dans les parages ?

Il disait cela sans bien réaliser ce que serait pour lui cette nuit à la belle étoile. Il avisa la banquette, regarda la femme qui ne parut pas vouloir comprendre. D'un mouvement d'épaule, il remonta son sac tyrolien.

— Si vous voulez revenir demain, dit-elle. Les clients restent rarement plus d'une nuit...

— Merci, répondit-il.

Le chauffeur paya la seconde tournée.

— A demain, Madame Verrier, dit-il.

« Comme c'est simple », pensait François. Il marchait maintenant aux côtés de l'homme qui l'avait rejoint.

— Qu'est-ce que vous allez faire ? demanda ce dernier en allumant une cigarette.

— Je ne sais pas. Je vais retourner à la fête. J'imagine que les derniers lampions ne s'éteindront pas avant une ou deux heures du matin. Après, le jour viendra vite... Quatre ou cinq heures passent rapidement...

— Quand même, dit l'homme, quand même... Et si vous veniez chez moi ? Ça n'a rien de très confortable, mais vous y serez quand même mieux que dehors...

François sentit le sang monter à son visage, son cœur battre très vite, sa gorge se dessécher soudain. Refuser pour la forme ? Il n'y songea même pas.

— Je n'ai pas le courage de vous dire non, avoua-t-il.

— J'habite tout seul, dans quatre grandes pièces... Une maison au bout d'un jardin.

— Merci, dit François.

Bordée d'un côté par des maisons, de l'autre par une rangée de marronniers, la rue n'était plus éclairée que par quelques rares réverbères. Parfois, l'aboiement d'un chien trouait la nuit. François et Raymond marchaient en silence. Il semblait soudain qu'ils n'avaient plus rien à se dire, que tout était déjà dit. François ne voulait plus penser à rien pour se jeter dans l'aventure si étrange qu'il n'avait pas prévue.

— Voilà, dit Raymond au bout d'un temps. L'étroit portail ouvert, où pendait une petite boîte aux lettres, le jardin s'étendait de chaque côté du sentier étroit bordé de rosiers. Quelques fleurs surgissaient de l'ombre.

— Je passe devant...

François marchait lentement.

— Si je pariais que vous n'avez pas mangé, je gagnerais, dit Raymond en riant et en donnant de la lumière dans la cuisine.

Comme François paraissait gêné, il reprit :

— Ne vous inquiétez pas, il y a de tout dans le placard...

Puis, marquant un temps d'arrêt, comme pour bien souligner ce qu'il disait :

— Personne ne me prépare à dîner. J'ai l'habitude de tout faire moi-même. Quelquefois, je mange à la pension Verrier. Mais ça finit par revenir cher...

En pleine lumière, il paraissait plus massif, mais plus beau aussi, très jeune, avec ses yeux sombres remontant vers les tempes.

— Asseyez-vous, dit-il en débarrassant une chaise où étaient entassés quelques torchons. Je n'en ai pas pour longtemps.

François posa son sac dans le couloir, sur les petits carreaux de grès. Des oignons grésillaient dans une poêle quand il revint dans la cuisine.

— Des œufs, du jambon, un reste de viande froide, ça vous va ?

— J'ai des fruits dans mon sac...

Tout était beige dans cette cuisine d'homme, et, à maints détails, François sentait que nulle main féminine n'y mettait de l'ordre.

— Vous vivez seul ? demanda-t-il.

— Oui. Jusqu'à l'an dernier, j'avais ma mère. Elle est morte. Une femme de ménage vient de temps en temps...

— Ça ne doit guère être commode pour vous. Si vous rentrez aussi tard tous les soirs...

— Non, une semaine, je suis d'après-midi, une semaine de matin. Ce qui fait que j'ai du temps devant moi. Par contre, je ne suis libre qu'un dimanche sur deux.

L'évier de faïence était propre et les assiettes blanches luisaient dans un vaisselier accroché au-dessus. La table était recouverte d'une toile cirée à petits carreaux bleus. François tint à mettre ses fruits dans une assiette. Il n'avait pas mangé depuis le matin et pour la première fois, de la journée, avait faim. Il ne savait d'où lui venait ce brusque sentiment de sécurité, de paix. Peut-être du fait qu'il se sentait malgré lui protégé par la présence de Raymond qui, bien qu'il ne le connût pas, lui était plus

cher que tous les êtres qui avaient peuplé sa vie. Lentement, il se détendait, mais n'éprouvait pas la panique qu'il redoutait. Ce soir, il avait aboli tout souvenir et ne voulait penser qu'à la minute présente, singulièrement riche. Il but d'un trait le verre de vin que Raymond lui avait versé et dit très vite :

— J'avais tellement soif.

Le dîner achevé, il s'étira

— Vous êtes fatigué ?

— Même pas.

— Vous fumez ? demanda Raymond en lui tendant son paquet de cigarettes.

— Non, merci.

Il s'était accoudé à la fenêtre et regardait le jardin qui, sous la lune, paraissait plein de plantes rares. Une chouette jeta son appel.

— Vous voyez la chouette sur le poteau électrique ? Souvent, elle se pose là...

La voix près de son oreille surprit François. Son coude toucha celui de Raymond et, un long moment, ils contemplèrent le jardin.

— Quelle chaleur ! Et il est bientôt dix heures ! Tant que nous n'aurons pas la pluie...

— Chez moi non plus il ne pleuvait pas.

— Vous venez de loin ?

— De Grenoble. Mais les nuits y sont plus fraîches qu'ici...

Ce fut seulement en entrant dans la chambre sombre que François eut conscience de son trouble, de la vraie présence de Raymond. A nouveau, il percevait la beauté de son corps, la puissance de son odeur chaude, animale, virile. Le lit était défait ; une espadrille retournée sur la descente de lit.

— Je vais fermer la fenêtre à cause des moustiques, dit Raymond. Il y a bien une grille, mais ils passent dessous. Je la rouvrirai quand il n'y aura plus de lumière.

Puis, au bout de quelques secondes :

— Il n'y a qu'un lit, mais il est large. Et puis, il paraît que je ne suis pas mauvais coucheur.

Comme François débarrassait une chaise pour y poser les vêtements qu'il tirait de son sac, Raymond reprit :

— Faites pas attention au bordel... L'ordre, vous savez...

Cependant que François se lavait les dents, Raymond se déshabilla lentement. Dans la glace, bouleversé, François put voir son beau corps, admirer la ligne de ses muscles.

— Je me couche nu, ça ne vous dérange pas ? On est entre hommes...

En vain, François guettait le rire, le ton ironique ou équivoque, qui l'eût fait se crispier, avec l'envie de hurler sa rage. Mais Raymond parlait calmement, et son sourire était gentil, affectueux. L'adolescent éprouva une vague gêne en enfilant son pantalon de pyjama. A son tour, il se glissa dans le lit, et Raymond tourna le commutateur. Les draps étaient frais. Non loin de son visage, François percevait le souffle régulier du chauffeur.

— En vacances ? demanda Raymond au bout d'un temps.

Dans le noir, la voix paraissait changée, plus grave.

— Oui, répondit François.

D'un seul coup, il eut voulu tout dire, mais cela ne lui était pas possible.

— Et vous allez où ?

— Dans le Midi, vers la mer. Je ne sais pas exactement où. Pas encore.

— Vous devez être fatigué... Nous parlerons un peu demain matin.

— Oui.

— Bonsoir, alors.

— Bonsoir.

Le chauffeur se retourna, après avoir donné de vigoureux coups de poings dans le traversin.

— J'ai l'habitude de dormir au milieu du lit, s'excusa-t-il, le sommier et le matelas sont un peu creux...

De fait, s'il ne s'était obstinément tenu au bord extrême du lit, François eut lentement glissé. Il ne voulait pas penser, souhaitant que le sommeil lui jetât un coup violent et rapide sur la nuque. Ce n'était qu'à ce prix qu'il pourrait goûter à la paix qui lui était accordée, comme une aumône, dans la vie abominable qu'il menait depuis quelques heures, exactement depuis le moment où... Il eut un frisson et, pour échapper à ses obsessions, pensa au garçon qui s'assoupissait à ses côtés... Le garçon magnifique, aux bras forts, simple et bon, pour qui on devait pouvoir fondre de tendresse.

La chaleur était tenace et François rabattit le drap. Il eut soif à nouveau mais n'osa bouger... Au bout de quelques secondes, il sombra dans le sommeil, d'où il eut l'impression de sortir aussitôt. Mais ce temps très court avait suffi pour tout transformer, pour détruire le frêle équilibre que Raymond et lui avaient réussi à établir tant bien que mal. Le lit n'avait pas été complice de leur pusillanimité, de leurs craintes. Dans le premier sommeil, ils avaient insensiblement et involontairement glissé l'un vers l'autre, et François se sentait, cœur battant, prisonnier des bras forts, prenait conscience de ce corps nerveux et musclé rivé au sien. Longtemps, en dépit de la chaleur, ils restèrent l'un contre l'autre, sans bouger. D'un seul coup ce qu'il souhaitait depuis tant de jours prenait l'aspect soudain de la plus belle réalité Rien n'avait compté pour lui jusqu'à cette minute, rien, et il eut envie de pleurer parce qu'il trouvait enfin ce qu'il cherchait, à la minute où il devrait tout perdre.

A son souffle, François avait conscience que Raymond ne dormait pas. Il essaya de se dégager, mais les bras durs resserrèrent leur étreinte. Ses tempes bruissaient, et il sentait les battements sourds et accélérés du cœur de Raymond. Il restait immobile, ayant peur de chacun des gestes qu'il pourrait faire. Il ne pouvait les éviter cependant, et les accomplissait, automate docile obéissant à des aspirations, à des rêves qui trouvaient enfin après tant de tâtonnements leur aboutissement logique. A quoi bon des mots, des phrases, des hésitations ? D'une pression douce, Raymond l'attira. Il eut contre sa joue la douceur bouclée de la chevelure, sur son menton un souffle léger et chaud qui sentait le dentifrice.

Le temps n'existait plus. Prisonniers d'un monde qui n'était pas à eux et dans lequel ils ne pouvaient pas vivre, ils se retrouvaient soudain eux-mêmes, totalement libres. Ils sombraient dans un univers de sensations étranges, et se découvraient avec une hâte exacerbée, dans un tournoiement de gestes précis qu'ils n'inventaient pas.

Un moment plus tard, François se sentit émerger du néant, reprit lentement possession de ses jambes, de ses bras, de ses mains. Raymond s'était étendu sur le dos. Quand il se leva, il ne tourna pas le commutateur et François lui en sut gré : il lui semblait qu'il aurait été incapable de le regarder.

L'aube glissait, insidieuse, dans la chambre. François la voyait s'étoiler aux persiennes. Il ne dormait pas et, les yeux ouverts, ne pensait même pas, perdu dans un vague bien-être... Toute sa vie passée, il le voulait de toutes ses forces, était morte sur le seuil de cette chambre et rien d'autre ne comptait désormais pour lui que cet étroit espace qui sentait l'eau de Cologne et la savonnette, que ce lit un peu vieillot, que ce grand corps...

Parfois, François jetait un regard à Raymond. Le grand diable dormait, un coude replié sur la poitrine. L'aimait-il ? Il se disait que s'il devait aimer Raymond, c'était surtout à cet instant où il était désarmé et pourtant si dangereusement présent.

Malgré lui, sa main épousait la forme d'une caresse, brûlait de saisir la chair ferme du bras et de s'y appesantir, ou bien encore de glisser sur le front, de relever la mèche blonde que la sueur y avait collée. Il n'osait, saisi par une sorte de crainte, comme si le rêve dans lequel il vivait depuis la veille allait d'un seul coup prendre fin, et le restituer à son angoisse, à ses souvenirs.

Non ! Une sueur d'angoisse le baignait et, d'un léger mouvement, il s'épongea le front avec le drap. Raymond saurait le sortir de son cauchemar, l'apaiser, le cacher si besoin était. Qui viendrait le chercher chez lui ?

Parfois, comme en surimpression à sa vision, lui apparaissait un visage et si, chaque fois, son horreur grandissait, sa haine demeurait étonnamment vivace, dure et indépendante, farouche, coupante comme une lame. Il ne regrettait rien : était-ce seulement lui qui avait agi ? Tout était à la fois proche et très lointain et, depuis, il y avait Raymond. Il était sûr que, s'il avait fait mal, s'il était vraiment coupable, il n'aurait jamais rencontré Raymond ; une force aveugle l'aurait poussé à marcher jusqu'à perdre le souffle, comme une bête qu'on conduit à l'abattoir. Au lieu de cela... Raymond se tourna vers lui. François épiait son sommeil d'homme libre. Ce corps inerte savait-il qu'à quelques centimètres de lui il y avait un autre corps, un corps qui était si longtemps demeuré son prisonnier ? Ou bien le sommeil avait-il tout noyé d'un seul coup ?

Quand il surprit sur le visage de Raymond les premiers signes du réveil, il ferma les yeux, se figea, rythmant son souffle afin que son compagnon le crût vraiment endormi. Il sentit qu'il s'étirait, s'ébrouait puis, après s'être immobilisé, se soulevait sur un coude. Une main douce et ferme à la fois effleura sa hanche, puis un souffle passa sur son visage. Raymond l'avait-il vraiment embrassé ? Au sommier qui s'abaissait, puis se redressait, il comprit que son compagnon s'était levé. Le léger bruit de l'eau dans l'évier de la cuisine le lui confirma. Il se tourna sur le côté. Par la porte ouverte, il vit Raymond en slip, qui se lavait vigoureusement le visage. Le corps était bronzé, les hanches étroites et la chevelure, qui descendait sur le cou, casquait un front qui se ridait sous l'eau.

Quelques secondes plus tard, François entendit un bruit de casserole. S'assoupit-il ensuite ? Le contact d'une main fraîche sur sa poitrine le ramena d'un seul coup à la réalité. Il n'eut pas le temps de se demander quelle attitude il devrait prendre.

— Tu ne veux pas te lever, mon petit vieux ? Il fait si bon le matin...

François ouvrit tout grands les yeux, et il lui sembla que jamais il ne pourrait oublier le beau visage penché sur lui. La nuit, vus sous la lumière, ces traits burinés et qui gardaient cependant une certaine douceur lui avaient paru entourés d'un certain mystère, le mystère s'était dissipé, mais pour faire place immédiatement à un autre. Saurait-il jamais, pour s'en rassasier jusqu'à plus soif, ce que cachaient ces yeux clairs aux reflets mordorés, ces lèvres charnues qui s'incurvaient, avec le léger pli de la commissure ? Une chaleur glissa dans son corps, et il murmura :

— Bonjour, Raymond.

Il lui semblait que rien ne serait naturel de ce qu'il allait faire, et ce fut cependant le plus simplement du monde qu'il retrouva quelques instants plus tard Raymond dans la cuisine.

— Qu'est-ce que tu veux ? Du lait ? Du café ?

Un sanglot muet monta à sa gorge, et il serra les poings.

— Ce que tu voudras, dit-il, je n'ai pas de préférence.

Raymond passa un bras autour de ses épaules

— Tu veux toujours partir aujourd'hui ?

— Qu'est-ce que tu veux que je fasse ? demanda François en le regardant.

— Reste. François ne répondit pas. Ils avaient échangé à peine quelques mots, et l'essentiel était cependant dit.

Très vite, comme pour maîtriser son émotion, Raymond reprit :

— Passer seul toute une journée ici, ça ne te gêne pas trop ?

— Oh ! non. Ta femme de ménage ne vient pas aujourd'hui ?

— Non. Raymond partit à midi. François prit un carnet dans son sac et commença à écrire.



II

MARDI

Le vent léger soulevait les rideaux. Raymond l'entendait souffler dans les cerisiers du jardin et, pour la première fois depuis de longs jours, la sueur ne collait pas les draps à son corps. Cependant, il ne dormait pas, ne parvenant pas à basculer dans le vide : il épiait le souffle de François. C'était prodigieux cette vie si étroitement mêlée à la sienne, ce miracle qu'il sentait sourdre de toutes parts et qui aboutissait au visage enfoui dans le traversin, avec la coupure de la lèvre mince et brûlante, où il avait envie de passer un doigt, la finesse des sourcils qui apaisaient des traits presque toujours tourmentés, la flamme rousse des prunelles, noyées sans cesse. Était-ce cet adolescent qu'il attendait obscurément depuis si longtemps et dont il ne parvenait pas tout à fait à éteindre les craintes, pour qui il s'était préservé ?

Peu d'aventures avaient jonché la vie de ce grand diable si près de l'enfance parfois, un peu étrange aux yeux de ses voisins qui ne lui connaissaient pas de liaison, mais ils s'étaient vite habitués à le voir vivre en solitaire.

Raymond se rapprocha de François. Quelle heure pouvait-il bien être ? Au fond, cela importait peu. Il lui semblait entendre la voix grave, un peu voilée, de François, et il n'était pas prêt d'oublier son arrivée, le choc qu'il avait ressenti en voyant de la lumière à la fenêtre de la cuisine, en écoutant l'air un peu triste que l'adolescent chantait, pour lui tout seul sans doute :

*Le vent rencontre le moulin
Et la route le chemin,
Le torrent, c'est la rivière,
Et toi, ce fut moi.*

En dormant, les lèvres de François remuaient et, parfois, il laissait échapper des mots sans suite. Raymond sursautait, malheureux de ne pouvoir apaiser la peine de son compagnon qu'il sentait profonde, étrangère à ses propres préoccupations, car François ne voulait pas parler.

— Plus tard, lui disait-il, plus tard. Tu sauras tout assez tôt.

Les cheveux clairs étaient plantés assez haut ; tôt, le front serait dégarni...

Une lumière diffuse venait de la fenêtre et Raymond avait envie de tendre les mains vers le corps souple et ferme. Il s'était endormi en le tenant contre lui, et le sommeil l'avait forcé à le lâcher. Il lui semblait qu'il n'avait plus de mains ni de bras, que le corps de François les avait arrachés en se détachant brusquement. Il glissa un doigt dans la main inerte qui se referma brusquement. Raymond était ému et il n'osait bouger davantage de crainte de réveiller son compagnon. Cependant, il se retourna et son corps glissa vers celui de François.

— Raymond, j'ai sommeil, si tu savais comme j'ai sommeil...

Ses bras se serrèrent autour de son cou et ses lèvres cherchèrent le visage rude.

— Raymond... reedit-il, la voix de plus en plus ensommeillée.

Le chauffeur avait sa tête contre la joue souple et chaude, sa main sur la poitrine douce et un peu étroite, où les côtes saillaient. Ainsi, il abdiquait tout. Ce qui avait constitué sa vie jusqu'ici, ce vers quoi tendait son corps vigoureux, jamais apaisé, ne comptait pas. Il se perdait en François et, dès cet instant, savait qu'il n'accepterait pas de le voir partir. Coûte que coûte, il le garderait près de lui, petit animal sans caprice et sans fantaisie, petit animal craintif et qui ne redevenait tout à fait lui-même que dans ses bras. Il ne tirait pas vanité de cet état de fait : il n'y avait pas François

d'un côté, lui de l'autre, ils étaient les deux feuilles d'une même plante, un même corps et un même cœur. A nouveau, il percevait le souffle régulier.

« Il dort et moi, je veille. C'est bien. C'est ça qui est magnifique. Son sommeil, et moi qui garde son sommeil, ses bras dans mes bras, et moi qui protège cette chair abandonnée et perdue, désarmée... »

L'aube le surprit ainsi, une vague crampe dans le coude, se refusant à bouger de crainte de réveiller François. Le sommeil l'avait fui tout à fait, mais il ne voulait pas se lever, comme pour mieux goûter ce plaisir nouveau : tenir prisonnier un corps dont il était lui-même le prisonnier, oublier tout pour n'être pas autre chose qu'une grande joie calme, qu'une flamme enfin apaisée. A cet instant, et bien qu'il ne se fût jamais posé de question, il se rendait compte que rien n'avait compté avant François, et, plus obscurément, que ce qui viendrait après compterait moins que lui. François était la grande trouée dans sa vie, la lumière vive dans la clairière, celle qui n'éclaire qu'une seule fois. Après...

Le sommeil pur de son compagnon le bouleversait. Quand il sentit que la pression de la main de François se relâchait, il retira son doigt, s'efforçant de sortir des bras chauds sans faux mouvement, heureux de laisser l'adolescent immobile, frappé comme une statue, mais la lèvre enfin calme, sans pli, entr'ouverte sur un sourire.

Debout un moment plus tard, il balaya la cuisine et le couloir à grands coups, riant de sa maladresse et s'efforçant sans y parvenir de ne pas trop soulever de poussière. François le surprit, battant des œufs pour une omelette. Le lard grésillait déjà dans la poêle.

— Ça ne te fait pas envie, cette omelette ? dit Raymond.

Sur la table, en face de son assiette, le bol de François était déjà placé, avec le pain et le beurre. Raymond rit, passa une fourchette sous la frange dorée des œufs.

— Ça ne te dit pas grand chose, hein ? La mère Trabaud n'en revient pas, depuis deux jours, de me voir acheter du lait.

— Tu as le journal ? demanda François.

— Oui, il est sur le buffet. Je le prends pour lire le Tour de France. Ça t'intéresse, toi, le tour de France ?

— Oui, répondit François, qui n'avait pas entendu la question.

Le journal était à la fois une arme et un rempart qu'il brandissait, adossé à la fenêtre, la bouche sèche. Depuis deux jours, il s'obligeait à ne voir de la réalité qu'une image conforme à ses rêves : Raymond et Raymond seul, avec sa maison autour de lui, comme une coquille d'escargot, mais pas autre chose que Raymond, et le refuge de ses bras, Raymond grâce à qui il était tout à fait lui-même. Ces quatre feuilles de papier noirci lui rappelaient que tout ceci était peut-être vain, comme un décor de théâtre : la réalité l'attendait dans les coulisses, et il savait bien que personne n'aurait pitié de lui. La première et la dernière pages du journal étaient pleines de photos de la course ; la troisième de chroniques régionales... Très vite, il parcourut les colonnes de faits divers, s'attendant à chaque seconde à ce que les mots qu'il redoutait le plus lui jaillissent aux yeux : « **Crime d'un jeune déséquilibré** » ou bien : « **Un adolescent pervers a assassiné...** »

« Raymond, avait-il envie de crier, Raymond, défends-moi ! »

Il s'assit devant son bol, replia le journal. Il n'y avait rien.

— Je vais arroser un peu le jardin, dit Raymond. Ça ne te gêne pas que je te laisse déjeuner seul ? Quand le lait aura bouilli, tu n'auras qu'à mettre la casserole dans la bassine pour le faire refroidir.

En salopette bleue, dont les bretelles soulignaient la hardiesse des muscles de la poitrine, les cheveux tombant sur son front, il prenait pour François une apparence

irréelle : avait-il vraiment en face de lui cet être bon et simple, qu'il savait ne jamais devoir être ?

Raymond tira les bretelles, remonta les bas de pantalon.

— Je vais t'aider, dit François, j'en ai pour cinq minutes.

La chaleur commençait déjà à peser. Entre deux rangées de poiriers, les légumes s'étiolaient.

— Avec cette saloperie de sécheresse, dit Raymond, il ne va rien me rester !

Sous sa paume appuyée sur le jet, l'eau jaillissait en gerbes.

— Ce que je fais ou rien... Dans une heure, ce sera aussi sec qu'avant...

— Il faudrait arroser le soir. Toute la nuit... Ecoute dès que le soleil sera couché, c'est moi qui l'arroserai, ton jardin.

Raymond resta quelques secondes immobile, regarda François. Puis il replia le tuyau de caoutchouc, comme un serpent rouge, s'épongea le front d'un revers de bras.

— Il va plus rien me rester à faire. Ça va être du tonnerre ! Allez, viens, on va sarcler les petits pois...

Jusqu'à onze heures, ils s'activèrent dans le petit carré mangé par les herbes. Les pois ne donneraient sans doute jamais de cosse, mais cela n'avait pas d'importance.

— Tu prends toujours ton service à midi ? demanda François.

— Jusqu'à la fin de la semaine, mon petit vieux, tu le sais bien.

— Et c'est dimanche, ton jour de liberté ?

— Pourquoi ?

— Pour rien.

Ils n'avaient pas conscience de vivre. Tout était étrange et cependant tout était simple. Jamais Raymond ne posait de question, et n'en savait pas plus sur François que ce que celui-ci lui avait dit le soir de son arrivée. Il n'était pas curieux de savoir d'où il venait, quelle était sa famille. Il était là, et c'était suffisant. Lui-même ne s'était pas confié.

— Si on allait se baigner ? dit Raymond. Il y a non loin un petit gour où l'eau court encore. Je te passerai un maillot.

La joie brilla dans les yeux de François et il en fut heureux.

— Mais... le déjeuner.

— T'inquiète pas. La salade de tomates et le thon sont prêts. J'irai chercher de la mayonnaise chez Verrier, ils en ont toujours... Allez, viens, reprit Raymond en le tirant par la main.

C'était la première fois que François sortait avec Raymond. Une seconde, il avait craint que les voisins ne le regardent, ne s'étonnent. Raymond saluait des gens, riait, plaisantait, et il était content de le voir ainsi, si désinvolte, si libre, tellement semblable à ce qu'il voudrait être qu'il était ému, prêt aux larmes.

Ils se déshabillèrent. Malgré lui, François ne pouvait s'empêcher de regarder son ami nu, splendide comme une statue, sans gêne et sans provocation. Il le trouva aussi beau en slip sombre, sous lequel les cuisses nerveuses paraissaient deux barres de bronze. Ils se jetèrent dans l'eau, se poursuivirent en riant. Raymond nageait bien et François avait quelque peine à suivre son rythme. Son torse brillait par instants sous le soleil.

Le gour était étroit comme une cuvette d'étain. Des poissons glissaient dans l'eau, que la vase ternissait par endroits. Il n'y avait personne à cette heure et François crut un instant que rien n'était changé, qu'il n'était pas sorti de l'univers fermé et chaud que Raymond peuplait si bien à lui tout seul. Parfois, il se demandait quelles pouvaient être les pensées de Raymond. Vivait-il comme lui les mêmes émotions, les mêmes craintes ?

Brusquement, il battit des mains, ne vit plus qu'une grande lueur verte et glauque, entendit l'eau bruir à ses oreilles. Raymond l'avait tiré par les pieds, puis repoussé : crachant, il se retrouva à la surface, cœur battant. Son ami riait, sur la berge. François se sentait tout autre pour la première fois.

— Tu m'en veux ? demanda Raymond.

— Mais non. Je n'ai pas su ce qui m'arrivait.

D'un bond, il fut sur Raymond. Glissant sur le sable, la belle statue de chair dure n'opposa pas de résistance, et ils disparurent dans l'eau. Pendant quelques secondes, ils luttèrent sans conviction, puis se séparèrent. François vit que les yeux de son compagnon brillaient.

— On se sèche ? demanda-t-il.

Il respirait vite, n'osait regarder Raymond qui s'était laissé choir sur le sable. Mais ce n'était pas sur le dos que son ami était étendu cette fois. Bien que l'ombre fût épaisse, le soleil perçait à travers le feuillage et dansait sur le torse humide. Raymond était immobile, la tête enfouie dans son coude replié. Quelques secondes, ils restèrent silencieux, puis la main de François glissa sur le dos aux muscles saillants, s'immobilisa sur le poignet qu'il serra.

— Raymond... dit-il.

Le garçon se retourna d'un bond. Le sable faisait une carapace à son ventre et à sa poitrine.

« Il pense ce que je pense, se disait François, mais pas plus que moi il n'ose... »

Cette pudeur qui s'alliait si bien à la sienne pour le bouleverser lui donnait envie de dire des choses insensées, mais avait raison en même temps de ses audaces de timide.

— Il y a un nid au-dessus de nous, dit-il au bout d'un temps, d'une voix changée.

— La mère est sur la branche, vois. Elle n'ose pas venir jusqu'ici.

— Nous lui faisons peur ?

— Oui.

— On part ?

— Si tu veux...

Derrière le rideau de peupliers, ils se sentaient à nouveau gênés, malheureux d'être deux corps étrangers, séparés comme la foudre rompt un arbre.

François attendit que Raymond enlevât son slip le premier, fut heureux que son compagnon se fût détourné.

Le premier soir, nu devant François, Raymond n'avait ressenti aucune gêne. Maintenant, l'amour le rendait plus pudique. Quand ils se furent rhabillés, ils s'étreignirent,

— Qu'est-ce que tu fais cet après-midi ? demanda Raymond.

François s'arrêta, le regarda, quelques secondes interrogateur et incrédule. Raymond saurait-il qu'il avait passé son premier après-midi loin de lui à remplir un tout petit carnet de ses souvenirs ? Ce n'était pas possible.

— Je ne sais pas, répondit-il, au bout d'un temps. Ce soir, j'arrosrai ton jardin. J'écrirai peut-être quelques lettres...

— Si tu veux lire, il y a des bouquins en haut de l'armoire, derrière les souliers.

— Je n'ai pas envie de lire.

— Qu'est-ce que tu veux que je te rapporte ?

— Rien.

— Je crois qu'il n'y a plus de café ?

— Non.

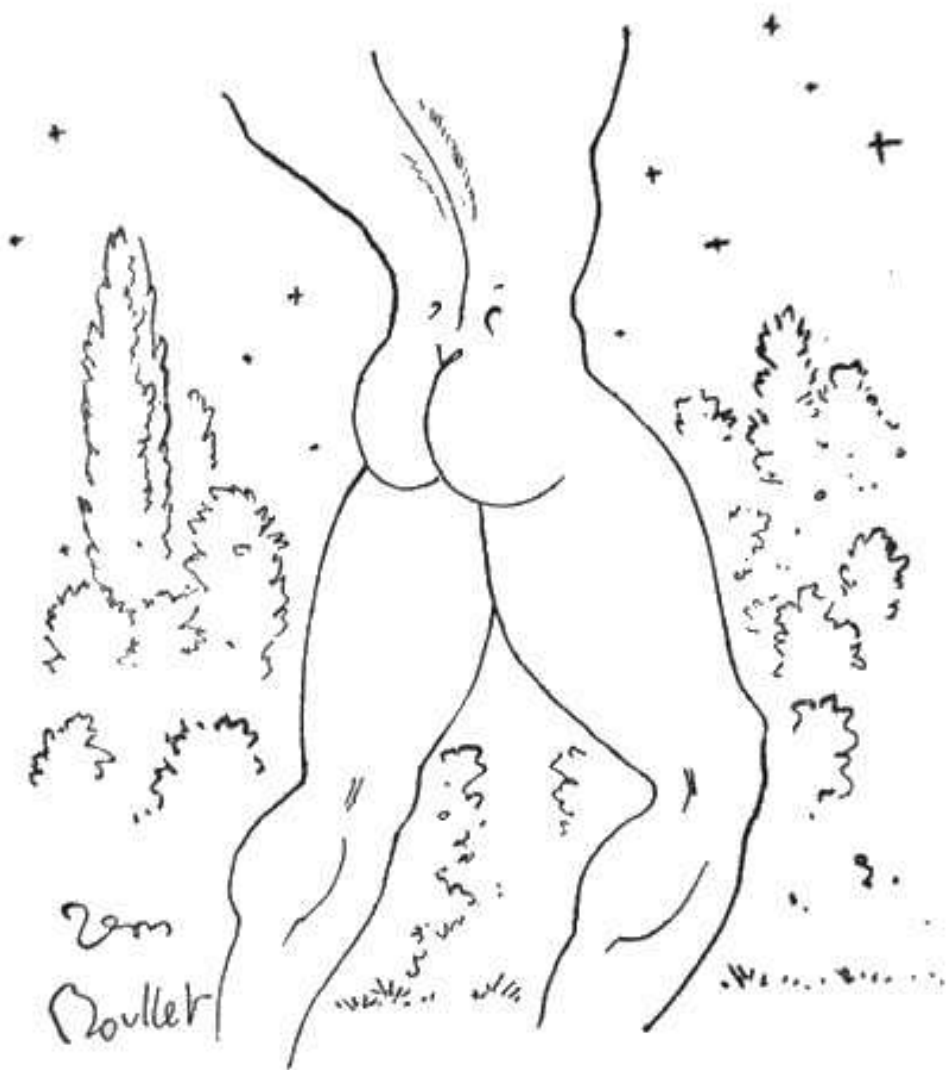
François avait à nouveau un visage heureux. Au moment du départ de Raymond, il dit doucement :

— Reviens vite.

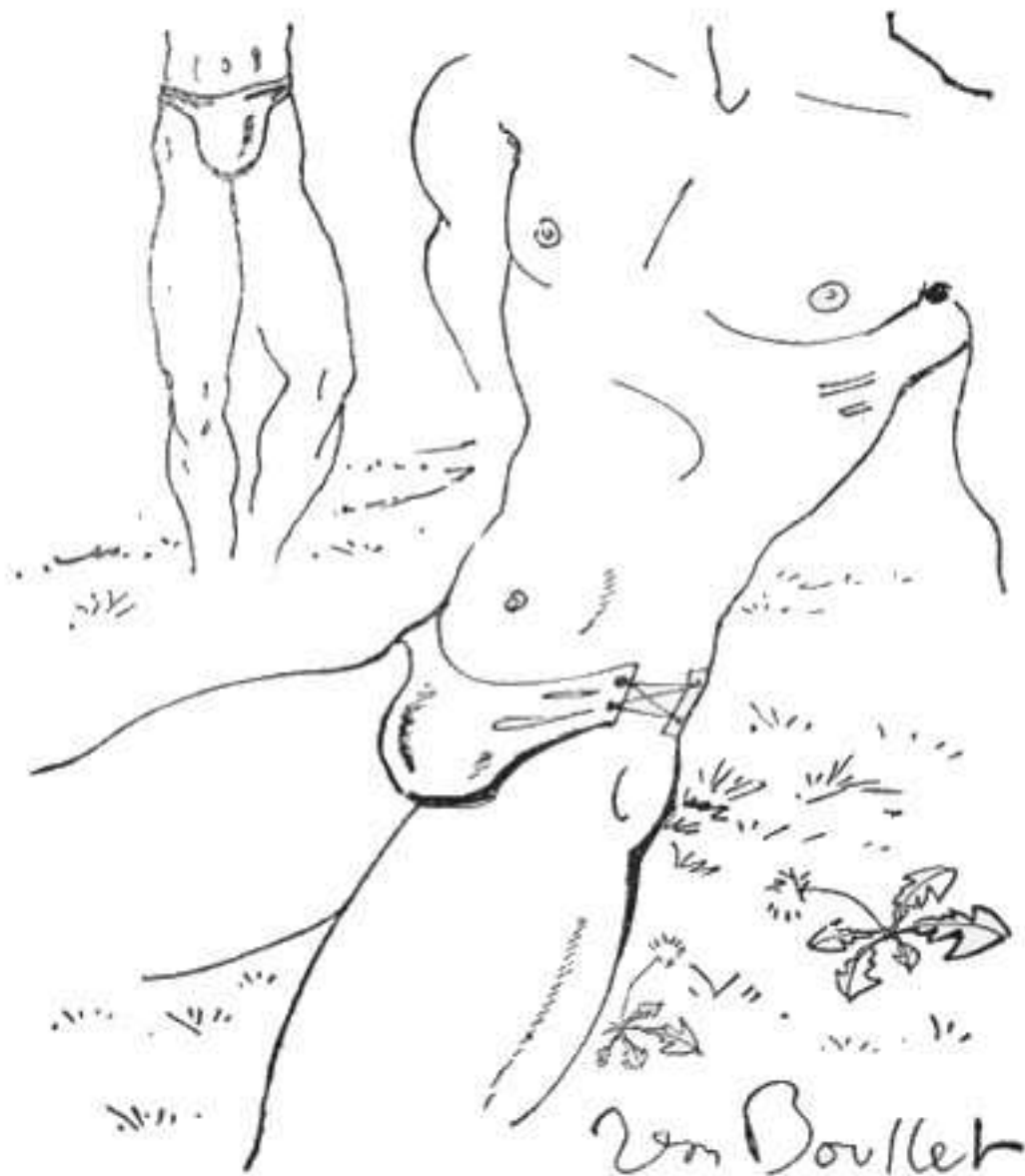
L'air était comme doré, et François eut l'impression que son ami marchait vers un brasier.







TROISIEME PARTIE



Van Bouver

MERCREDI

Le journal lui paraissait immense, comme un grand drapeau noir, très noir, puis blanc soudain, avec, au centre un petit point qui grandissait. D'où venait que son cœur battait si vite ? Il regardait Raymond devant l'évier, qui se rinçait les mains, les secouait avant de les sécher au torchon bordé de rouge, Raymond indifférent à la panique qui le tordait, à l'envie brutale qu'il avait de se jeter dans ses bras avec la bouche pleine de mots :

« — Serre-moi fort, très fort... Raymond, serre-moi fort contre toi. Si tu savais... » Il restait gorge serrée, un peu penché en avant, les bras tendus au-dessus de sa tête :

Un décès suspect à Grenoble

Nous avons relaté dans notre dernière édition de mardi la macabre découverte faite par un habitant de C..., proche village de Grenoble, dans le lac de G..., du corps d'un jeune homme paraissant avoir séjourné quelques jours dans l'eau. Le cadavre a pu être identifié. Il s'agit du nommé Dubreuil Michel, étudiant, âgé de dix-neuf ans et habitant Montpellier. Il séjournait depuis quelque temps chez une habitante de la localité, dont le fils, qui a disparu, est activement recherché. La police, qui se refuse à toute déclaration a procédé aux constatations d'usage. Voici le signalement de...

— Ça ne va pas ? demanda Raymond en se retournant. Je suis sûr que tu m'en veux d'être rentré plus tard que d'habitude. On ne fait pas ce qu'on veut, tu sais... Je t'ai déjà dit que je ne pouvais pas refuser de boire un coup avec Raoul. C'est jour de paye, et il n'aurait pas compris...

— Mais non ! dit vivement François. Qu'est-ce que tu vas penser ?

Il regardait Raymond avec une ferveur accrue et une sorte de peur panique. Tout son univers serait-il ce visage, que la barbe durcissait, ces yeux qu'une crainte vague rendait plus ardents encore, cette bouche... « Cette bouche, pensait François, cette bouche... » Elle lui dispensait chaleur et force, fraîcheur et calme comme une source, l'apaisait pour un temps, le rendait pareil à ce qu'il était avant, avant le drame, avant l'injure, lui rendait sa pureté. C'était cela, en fait, qui le frappait le plus, cette pureté de leur amour, qui les sauvait.

— Je suis sûr..., dit Raymond.

Il se tut, s'approcha de François qui avait replié le journal.

— Je t'ai apporté ça..., reprit-il.

Il tendit à l'adolescent une paire d'espadrilles.

— C'est bien ta pointure ? demanda-t-il en se penchant.

Il était un peu rouge et une mèche claire barrait son front plissé.

— Toi..., dit François.

Il avait envie de crier, de pleurer, de rire, plus simplement de dire merci. Mais le moindre mot refusait de franchir ses lèvres. A son tour, il se pencha, délaça ses chaussures qui, depuis quelques jours, lui faisaient mal. Il ne s'était pas plaint, mais Raymond avait bien vu qu'il marchait avec difficulté. Les espadrilles aux pieds, il lit quelques pas.

— Tu vois, dit-il en se penchant à la fenêtre, ton jardin est plus beau depuis que je l'arrose après le coucher du soleil. On dirait que les plantes sont plus vertes...

La main de Raymond pesa sur l'épaule qui fléchit un peu.

— Oui, dit-il. Était-ce cela, le bonheur ? Ce calme parfait, ce désir insensé d'être bon, cette aptitude particulière à trouver un aspect rayonnant à toute chose ?

— Qu'est-ce qu'on fait ce soir ? demanda-t-il au bout d'un temps. Tu veux qu'on aille faire un tour ? Il est encore tôt...

Il perçut le léger mouvement de recul de l'épaule, la contraction de tout le corps de François, puis son brusque abandon.

— Si tu veux... Mais où m'emmeneras-tu ?

— On va marcher.

La nuit les pétrissait. Des insectes bruissaient et, au-dessus d'eux, les marronniers paraissaient immenses. Parfois, le phare d'une bicyclette traversait le chemin et, souvent, un : « Bonsoir, Monsieur Raymond ! » trouait le silence. Raymond répondait, la voix indifférente, une voix que François ne lui connaissait pas. « Il ne me parle pas ainsi. Pour moi, sa voix change, pour moi... » Le texte du journal revenait à sa mémoire au moment où il s'y attendait le moins. « Ils ne peuvent pas me trouver ici, ce n'est pas possible. Qui aurait idée... » Il se rapprocha instinctivement de Raymond, mit sa main sur le bras robuste.

— Tu te rappelles le soir où tu m'as emmené ici ?

— Oui.

— Tu m'as demandé où j'allais, et je t'ai répondu passer les vacances à la mer, ou quelque chose d'approchant. Eh ! bien, je t'ai menti.

— Et alors ?

— Ça ne t'intéresse pas de savoir pourquoi je suis parti de chez moi ?

— Tu as plaqué ta famille ?

— C'est tout comme.

— A cause de quoi ?

La chouette lança son appel, s'enfuit dans un envol lourd et feutré. Depuis la veille, elle avait déserté le poteau électrique.

— De tout et de rien. Il faudra que je te parle. Mais pas ce soir.

— Tu crois qu'elle te fait rechercher, ta famille ?

Raymond sentait que François était perdu entre son désir de se confier et celui de ne pas dire, brutalement, la vérité. Il le connaissait bien, ce petit animal qu'il avait apprivoisé, savait qu'il ne voulait pas jouer au mystérieux et ne parlerait que lorsqu'il serait tout à fait en confiance. Non qu'il eût quelque crainte, mais parce que les circonstances ne s'étaient pas encore prêtées à cette brutale nudité intérieure.

« Il faut que je lui dise que je ne pourrai pas rester. Je ne peux pas le mêler à tout ça. Si on vient faire une enquête sur moi ici, ça ne peut que lui attirer des ennuis, et je ne le veux pas, je ne le veux pas... »

L'idée de fuir qu'il nourrissait le désespérait. Il était parti sans réfléchir, fuyant moins un visage perdu que la mort brutale de ses sentiments, l'effondrement de ses espoirs, comme un château de sable. Bien plus que sa trahison, c'était cet assassinat de son amour qui lui avait fait souhaiter la mort de Michel. Maintenant qu'il avait repris espoir, le journal lui rappelait qu'il n'y avait pas de bonheur possible pour les êtres tels que lui.

« Qu'est-ce que je leur ai fait à tous ceux qui se moqueraient s'ils savaient. »

Tu veux qu'on s'assoie un peu ? demanda Raymond.

— Oui.

Ils étaient près de la rivière et entendaient l'eau clapoter.

— Il y a des gens qui prennent des bains de minuit... dit François.

— Tu veux te baigner ?

— Il fait si chaud.

Ils se déshabillèrent à la hâte. L'eau gifla François et ce contact brutal, qui prenait un aspect mystérieux dans la nuit, le ramena à Raymond, lui faisant oublier ses inquiétudes, qui mettaient comme un grand mur de verre entre son ami et lui.

— Ça va ? demanda Raymond.

Il l'entendait s'ébattre dans l'eau sombre, souffler quand il remontait à la surface.

« Raymond, mon ami, toi qui es tout et que je dois perdre. Raymond... »

— Oui, dit-il seulement, la mâchoire serrée.

Quand ils se retrouvèrent sur le sable encore tiède, ils restèrent un long moment sans rien dire. La chaleur était toujours lourde, tenace. Des nuages commençaient à boucher le ciel, où les étoiles disparaissaient. Le chant des grillons était plus ardent, plus intime.

La nuit est belle, murmura François.

— Il y aura un orage dans un moment.

— Tu crois ? Ça n'a pas d'importance. J'aime les orages. Tu ne les aimes pas, toi ?

Quand tout craque de tous les côtés...

— Grand gosse ! dit Raymond.

C'était dans des moments comme celui-là qu'il se sentait à la fois très proche et très loin de François. Le garçon lui échappait et il aimait ce personnage nouveau qui lui caressait parfois les ongles, s'amusant à en suivre le contour, ou bien blottissant sa main dans la large paume cherchant à se faire emprisonner par la poigne rude, qui savait pourtant, très vite, redevenir douce.

— Si je parlais, demanda-t-il, qu'est-ce que tu ferais ?

— Moi ?

Raymond se leva. Dans la nuit, François voyait le contour imprécis du beau corps nerveux et solide. La voix de Raymond était sûre, incrédule, sans inquiétude.

— Tu veux partir ?

— Je disais ça comme ça.

— Je ne sais pas, dit Raymond au bout d'un temps. Il me semble que plus jamais je ne pourrai vivre comme avant. C'est bien simple, si tu parlais, je t'attendrais.

François roula sur le sable et Raymond eut brusquement contre lui son corps chaud et nerveux, ses bras qui ne savaient pas étreindre, son visage si pur que l'angoisse étoilait toujours, ses lèvres qui ne savaient pas embrasser et dont il goûtait la pureté avec un respect mêlé de crainte. Comme une épine, l'inquiétude perçait son bonheur, un bonheur qu'il eut pourtant dû ressentir pleinement à cet instant où la joie houleuse montait à sa gorge. Il caressait les cheveux qu'il s'amusait à faire boucler à ses doigts, les sourcils humides.

— Ferme-moi les yeux, comme on fait aux morts... dit François.

Raymond ne réagit pas et laissa son pouce s'appesantir sur les paupières soyeuses.

— Ton cœur bat fort..., reprit François.

— C'est vrai. La nage...

Gêné, Raymond repoussa son compagnon.

— Non, dit François en s'agrippant aux bras solides, non.

A nouveau, Raymond caressa le front humide, y posa les lèvres.

Toute sa joie, il aurait voulu l'extérioriser ; cela ne lui était pas possible. Ses doigts glissaient sur les épaules de François, s'attardant aux omoplates un peu saillantes, aux côtes nettes sous la peau.

— T'es tout maigre, murmura-t-il, tout maigre. La pluie crépitante les surprit au moment où ils commençaient à s'habiller. Le ciel s'était entièrement bouché sans qu'ils s'en fussent aperçus et, en courant, ils s'élançèrent vers la maison qui, dans la lueur des éclairs, leur apparaissait comme une illustration de conte fantastique. Les sandales de caoutchouc de Raymond claquaient sur le sol détrempé d'un seul coup. Le tonnerre roulait d'un bout à l'autre de l'horizon, au-dessus de la chaîne de montagnes qui prenaient de curieuses teintes vertes et bleues. Dans le jardin, une forte odeur de terre flottait.

— Pas de lumière ! grogna Raymond après avoir tourné le commutateur. Manquait plus que ça... Viens, dit-il en prenant François par la main, on va se sécher dans la cuisine. Pour comble de malheur, je n'ai pas de bougie et la lampe à pétrole est vide...

Ils quittèrent leurs vêtements détrempés.

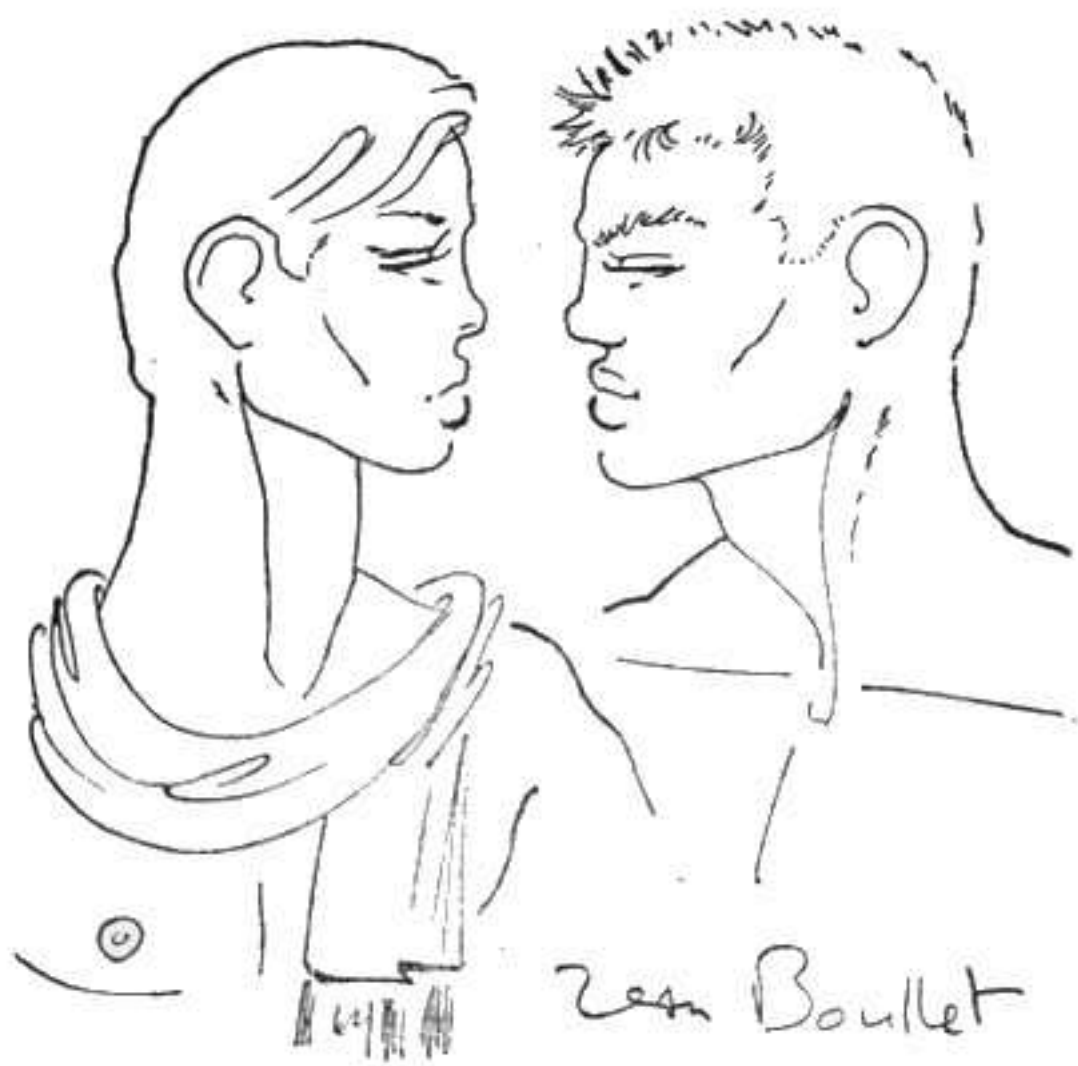
A nouveau, François percevait l'odeur du corps de Raymond, cette odeur qu'il aimait retrouver dans sa chevelure, dans le creux de son épaule où il blottissait sa tête.

— Viens que je te sèche..., dit Raymond.

Ses bras entourèrent la poitrine douce, la frictionnèrent à l'aide de la serviette éponge.

Ils cédèrent soudain à cet appel qui les tourmentait depuis le début de la soirée sans qu'ils en eussent tout à fait conscience. Sans nulle hâte cependant, parce que leurs sentiments transformaient tout ; leur amour lumineux et pur, qui faisait battre violemment leur cœur, les rendant soudain timides.

Un papillon de nuit se heurtait à la vitre, mais ils ne l'entendaient pas, pas plus qu'ils ne faisaient attention à l'orage. Ils s'enfonçaient dans cet univers à mi-chemin entre la vie et la mort, où rien n'existe plus que cette soif violente, inextinguible, qui ne trouve son apaisement que dans une autre soif. Ils roulèrent sur le lit, inconscients et torturés, le cœur battant comme une mécanique sourde.



II

JEUDI

François lâcha la main large et chaude. Le souffle régulier, calme, Raymond ne bougea pas. Le sommeil le rendait enfantin ; il grognait parfois ou bien souriait à un rêve peut-être impossible. François attendit quelques secondes ; sa montre poursuivait sa marche aveugle à son poignet, cœur insensible rythmant le temps si rare, si précieux qui lui restait encore à vivre près du seul être qui lui eût jamais manifesté quelque intérêt, quelque affection.

Longtemps, François avait réfléchi. Pourquoi avait-il fui ? Il ne le savait pas lui-même. Epouvanté quand il n'avait pas vu Michel remonter à la surface du lac, il s'était dressé, n'osant croire que son vœu s'était réalisé, que le corps qui l'avait tant de fois ébloui ne vibrerait plus jamais. D'un seul coup, la haine s'était amenuisée en lui, pour faire place à un sentiment de panique. Il ne savait plus très exactement ce qui s'était passé. La maison vide, sa mère sans doute chez le fermier, il avait pris son sac, jetant dedans ce qui lui tombait sous la main. Puis il s'était élancé sur la route, montant dans un car, dans un autre jusqu'à ce que Raymond l'amènât là, dans cette maison où, pour la première fois de sa vie, sans arrière-pensée, il était heureux. Et c'était précisément parce qu'il mesurait à sa valeur son bonheur qu'il ne voulait pas le ternir.

« Raymond, Raymond... » Devoir le quitter l'amenait au désespoir comme au bord d'un gouffre. Mais il ne faiblirait pas. Seul, il avait pris une décision, seul il entendait assumer ses responsabilités. Si tout rentrait dans l'ordre, il expliquerait à Raymond ce qui s'était passé, sinon... Il eut peur soudain des reproches que son ami pourrait lui adresser. Ne rien lui dire, n'était-ce pas faire preuve d'un manque de confiance envers lui ?

A travers les persiennes, les rayons de lune glissaient, éclairant faiblement le bras de Raymond hors du drap, semblable à une branche morte. François avait envie de se jeter sur ce bras, de le caresser, de l'embrasser.

« Raymond, je ne suis pour rien dans la mort de Michel. Ce n'est pas moi qui l'ai poussé à l'eau. Tu le sais bien, toi, que c'est un accident imbécile... un accident... »

Il pensait à l'affreux souhait qu'il avait formulé et qui s'était réalisé. Une dernière fois, il regarda son ami.

« Je le quitte et il ne s'en rend pas compte. C'est mieux ainsi. Le reverrai-je jamais ? »

Il se raidissait, voulant bannir toute émotion. En fait, jamais il s'était senti si fort.

Dans la cuisine, en haut du placard, il trouva son sac dans lequel il rangea ses vêtements. Il ne voulait pas laisser de lettre pour Raymond. Pour lui dire quoi ? Il ne savait pas quel sort lui était réservé car il ne se dissimulait pas que sa fuite constituait un aveu. Qui accepterait de le croire ? On ne fuit pas si l'on n'est pas coupable...

L'aube s'empara de lui comme il jetait un dernier regard à la maison de Raymond. Il flottait dans cette heure intermédiaire qui n'était déjà plus la nuit, mais pas encore le jour. Il lui semblait marcher dans un nuage gris, puis mauve. Le sommeil lui sciait les tempes, l'empêchant de penser à Raymond avec trop de peine. Savoir s'il ne s'était pas déjà réveillé, si sa main ne s'égarait pas sur le drap pour le retrouver ? « Non, non, ne te réveille pas encore, tu as le temps... Dors... Je te demande pardon du mal que je vais te faire, mais il le fallait, il le fallait... »

François parlait seul dans la campagne endormie. Plus il s'éloignait de Raymond, plus il se sentait désarmé, même si ses résolutions ne faiblissaient pas. Il n'était pas davantage effrayé à la pensée de subir maints interrogatoires. Il ne savait pas encore s'il se rendrait chez sa mère ou bien directement à la gendarmerie. Sa mère. Jusqu'ici, il n'avait pas beaucoup pensé à elle. L'inquiétude dans laquelle elle devait se trouver lui fit battre le cœur plus vite.

Le premier car pour Valence était déjà sur la place. L'or des manèges paraissait terne dans le petit matin. Des serpentins pendaient à l'estrade des musiciens, formaient d'étranges dessins avec les cartons perforés devant la baraque de tir.

Le car partit quelques secondes plus tard. Il y avait peu de monde, sauf quelques ouvriers ensommeillés se rendant à leur travail. Malgré lui, François regarda le chauffeur. Il aurait voulu lui parler de Raymond. C'était un homme entre deux âges, aux cheveux gris, au visage ouvert. « Peut-être que Raymond lui ressemblera dans dix ans... Savoir comment je serai, moi aussi, dans dix ans... »

A la rentrée, nul doute que sa mère exigerait qu'il reprenne ses études. Mais une fois les études terminées ? A la rentrée... Peut-être n'y aurait-il pas de rentrée s'il était inculqué du meurtre de Michel.

François sortit d'un seul coup de la somnolence dans laquelle il avait sombré.

— Pour Grenoble, il y a bien un car direct de Valence ? demanda-t-il au chauffeur.

— Oui. Vous n'avez qu'à vous renseigner aux bureaux à côté de la gare. Je crois qu'il y a deux départs, un le matin, un le soir.

— Merci.

Il avait faim et grignota les quelques biscuits qui étaient restés au fond de son sac. Lucide, soudain, il se rendait compte que, quelle que puisse être la décision des gendarmes ou du juge, il ne pourrait pas si facilement revoir Raymond. Il se refusait à admettre que les trois jours qu'il avait passés avec lui appartenaient au domaine du rêve, et pourtant... Hors de la vie courante, tout lui était permis ; avec sa mère, tout allait redevenir comme avant. De temps en temps, il pourrait peut-être venir revoir Raymond. Mais quelles explications donner à sa mère ?

« Raymond, pensa-t-il, les larmes aux yeux, Raymond... »

Dans le car de Grenoble, un ouvrier lisait un journal.

— Bonnes, les nouvelles ? demanda le contrôleur.

— Peuh ! C'est toujours la même chose...

Un moment plus tard, François prit les feuilles abandonnées sur la banquette. Au bas de la dernière page, cœur battant, il lut entre deux rangées de petites annonces : « Le décès suspect de Grenoble ». Les mots lui sautaient au visage : e D'après les résultats de l'autopsie, le magistrat instructeur a conclu à une mort naturelle par congestion... »

François replia le journal. Plus rien n'avait d'importance désormais.

FIN

Dépôt légal 1954. — Deuxième trimestre. — Imprimeur n°25

Imprimerie Subervie, Rodez.